

ARCHÉOSF et PUBLIE.NET

présentent

DEMAIN, L'ÉCOLOGIE !

*Utopies & anticipations
environnementales*



Préface

NATACHA VAS-DEYRES



Les mondes verts de la science-fiction

Particulièrement présentes dans la SF tant littéraire que cinématographique depuis les années 1970, les préoccupations écologistes sont désormais au-delà du phénomène de mode. *Demain, l'écologie !* est le premier ouvrage à s'intéresser aux mondes verts de l'anticipation ancienne, celle que le critique québécois Richard Saint-Gelais appelle la proto-science-fiction. Brian Aldiss, auteur du singulier *Monde Vert* (1963), dans lequel le végétal dominait et annihilait toutes les formes de vie animales — dont l'humain —, affirmait que « la SF était un bon support de dramatisation d'un développement sociologique ou scientifique ». L'idée est loin d'être neuve mais dans le cas précis de l'inventivité autour des catastrophes écologiques, les auteurs d'anticipations puis de science-fiction ont créé un sous-genre de l'apocalyptique intitulé « écofiction », au croisement de la vraisemblance scientifique, de la prospective et d'un imaginaire au plus proche du réel. Même dans les deux grands romans de Frank Herbert, *Dune* et *Le Messie de Dune*, la métaphore de l'écofiction est à peine voilée : *Dune* est une planète désertique et ses habitants doivent lutter durement pour édifier un monde vivable. Symboliquement, son « messie » est celui qui apportera l'eau sur une terre où le crachat a une grande importance, où les larmes sont considérées comme un gaspillage¹. Pour Herbert, « la plus haute fonction de l'écologiste est la compréhension des conséquences². »

La préservation de l'environnement est assurément l'une des préoccupations les plus importantes du monde contemporain. La chute du Mur de Berlin ayant fait disparaître le spectre d'une guerre nucléaire imminente, la terreur atomique a été supplantée par

1 La raréfaction de l'eau est le thème de « Un empoisonnement au XXI^e siècle » (1886) de Jean Rameau et de « Un repas en l'an 1930 » (1911) d'Alfred Capus, à lire dans cette anthologie.

2 Frank Herbert, *The Green brain*, [1975], traduction Jacqueline Huet, *Le masque SF*, n°33, Paris, 1975, p. 9.



l'angoisse écologique. Cette dernière fait partie des motifs privilégiés de l'imaginaire de la fin³. La crainte de la catastrophe écologique façonne l'imaginaire collectif, au point où elle fait de nous les acteurs d'une aventure humaine qui donne sens à notre existence et dont l'enjeu n'est rien moins que le salut de la planète. Aujourd'hui, la porosité des discours fictionnels et scientifiques fait en sorte qu'en investissant les champs politiques et scientifiques ainsi que les productions littéraires et cinématographiques science-fictionnelles, l'imaginaire de la catastrophe environnementale s'est doté d'une puissante caisse de résonance. Selon Patrick Bergeron, spécialiste de la littérature post-apocalyptique, « le néologisme écofiction [a été forgé] pour désigner les produits [du] nouveau régime de médiatisation des thèses environmentalistes, dont le champ ne se limite pas aux œuvres de fiction, mais recouvre aussi l'ensemble des discours qui ont recours à l'invention narrative afin de répandre le message écologique. L'écofiction ne correspond pas à une étiquette générique, applicable à des œuvres littéraires ou cinématographiques, mais à une manière d'entrer en résonance avec l'imaginaire d'une époque fascinée par sa puissance et terrifiée par un avenir dans lequel elle ne sait plus lire que des promesses de déclin⁴. »

Demain, l'écologie ! dévoile que nos terreurs contemporaines existaient déjà sous des formes différentes dès le XIX^e siècle, sorte de préludes à l'écologie, une notion circonscrite en 1866 par Ernst Haeckel dans sa perception scientifique. Pour Jacques Goimard, « ces auteurs sont les ancêtres du mouvement écologique, pour qui la fin du monde est conçue avant tout comme une mort de la nature consécutive au "progrès" de la civilisation⁵ ». C'est, dans un premier temps, la formalisation, via la fiction ou l'essai, des inquiétudes grandissantes autour du développement industriel et de ses effets néfastes

3 « Un épisode en l'an 2000 » (1897), « La dernière bécasse du bois de Darel » (1880), « L'ouverture de la chasse au XXI^e siècle » (1900) ou « La dernière chasse au tigre » (1913) envisagent une disparition à venir de la faune terrestre.

4 Patrick Bergeron, « Apocalypses et imaginaires de la fin », revue *Frontières*, volume 25, n°2, Québec, 2013, p. 143-145.

5 Préface à *Histoires de Fins du Monde, La Grande Anthologie de la S.F.*, Le Livre de Poche, Paris, 1974, p. 19.



sur les populations de travailleurs⁶, tels que les exprime Pierre-Marc-Gaston de Levis dans le premier texte du recueil. D'autres auteurs imaginent le bouleversement de notre planète par la perturbation d'un de ses éléments constitutifs, sous l'effet d'un accident naturel ou d'une manipulation scientifique due au progrès de la civilisation : « La nature avait des poisons, le génie humain les révèle », comme dans la chanson de Gustave Nadaud en 1857⁷. Le passage d'une comète est néfaste à notre atmosphère dans *Conversation avec Eiros et Charmion* de Poe (1839), dans *Au Temps de la Comète* de Wells (1906), dans *La Force Mystérieuse* de Rosny aîné (1913) ou encore dans *La Ceinture empoisonnée* de Conan Doyle (1913). Les équilibres telluriques de la planète subissent des métamorphoses provoquées par les expérimentations d'un savant ou la surexploitation des ressources naturelles⁸ : Jules Verne, par exemple, dénonce la suroxygénation de l'air dans « Une Fantaisie du Dr Ox » (1872). Variation sur le thème, la commercialisation de l'air, ressource gratuite, sera habilement développée par Régis Messac dans *La Cité des asphyxiés* (1937), « vigoureuse satire, à peine déguisée ou extrapolée, de notre économie actuelle » dira Jean-Jacques Bridenne dans *Fiction* en 1957. Eugène Mouton nous initie au réchauffement du globe dans *La Fin du Monde*⁹ (1872), « [...] elle mourra de maladie. Par suite d'excès [...] » ; « Tout est fini. La terre est morte... Morne et glacée, elle roule tristement dans les déserts silencieux de l'infini. » Vingt ans plus tard, Camille Flammarion reprend à son compte cette terrifiante image finale et tente d'imaginer tous les scénarii possibles de la fin de la vie humaine dans une autre *Fin du monde* (1894) : les hommes périssent par la disparition de l'eau — comme dans *La mort de la terre* de Rosny (1910) — , par le froid

6 Fred Isly imagine un retour à la vie naturelle et l'abandon de l'idée même de progrès dans « Pèle-Mêle Causette » en 1908 et le texte « Les paradoxes de la circulation » (1920) de Lucien Cornet préfigure la promotion des circuits courts.

7 Gustave Nadaud, « La vie moderne », 1857, à lire dans cette anthologie.

8 C'est une variation sur ce thème que propose, non sans malice, Edmond Rostand dans « Un cauchemar » en 1887.

9 Voir aussi Pierre Véron, « Encore la fin du monde ! », in *Le Raccommodeur de cervelles et autres nouvelles*, collection ArchéoSF, éditions publie.net, 2012.



d'une nouvelle glaciation, par la sécheresse... Le généticien anglais John Burdon Sanderson Haldane propose une vision de l'humanité dans 40 millions d'années (dépassant ainsi chronologiquement le futur envisagé par Wells dans *La Machine à explorer le temps*) dans *The Last Judgement* (1927), un essai méconnu dans lequel le ralentissement de la rotation terrestre entraîne une modification de la physiologie humaine...

Les premiers temps de cette anticipation ancienne écologiste ne sont pas toujours cataclysmiques : en 1805, *Le Dernier Homme* de Jean-Baptiste Cousin de Grainville met en scène des Terriens luttant contre le vieillissement de la planète.

Ces quelques exemples, parfois terriblement pessimistes, voire visionnaires, dont Barjavel s'inspirera pour décrire la disparition de notre planète dans *Le Diable l'emporte* (1948), restent cependant des fictions non engagées dans un combat politique. Il faudra attendre les années 1970 et 1980 pour que les écrivains français, Jean-Pierre Andrevon en tête, s'immergent dans le combat écologiste et imposent une « morale écologique ». Au-delà de son utopie écologique *Gandabar*, les hommes sont considérés par l'écrivain dans ses derniers romans et nouvelles, notamment *Le Monde enfin*, comme de véritables parasites de la Terre¹⁰ et cette dernière est enfin prête, personnifiée et vengeresse, à se débarrasser des êtres humains par l'arme climatique et la pluie, refermant ainsi la boucle issue de la Genèse et maintes fois évoquée directement ou indirectement par les auteurs français et européens depuis plus d'un siècle.

10 C'est déjà le thème du texte « Le bacille-homme » (1885) par Grosclaude, recueilli dans cette anthologie.



SOMMAIRE



<i>Lettre XXV</i> • Pierre-Marc-Gaston de Lévis	15
<i>La vie moderne</i> • Gustave Nadaud	23
<i>La fin du monde</i> • Mérinos	29
<i>La dernière bécasse du bois de Darel</i> • G. de Chasseloup	41
<i>Le bacille-homme</i> • Grosclaude	53
<i>Un empoisonnement au XIX^e siècle</i> • Jean Rameau	59
<i>Un épisode de l'an 2000</i> • Anonyme	65
<i>Un repas en l'an 1930</i> • Alfred Capus	73
<i>L'ouverture de la chasse au XIX^e siècle</i> • Rodolphe Bringer	83
<i>Pêle-Mêle Causette</i> • Fred Isly	89
<i>Le cauchemar</i> • Edmond Rostand	95
<i>La dernière chasse au tigre</i> • Roger Oudot	105
<i>Le paradoxe de la circulation</i> • Lucien Cornet	111

Lettre XXV

PIERRE-MARC-GASTON DE LÉVIS



In *Voyages de Kang-Hi* (1810)
Chez Ant. Aug. Renouard, 1812, tome I

Dans la veine des utopies et des Lettres persanes de Montesquieu, l'ouvrage Les voyages de Kang-Hi (1810) de Pierre-Marc-Gaston de Lévis (1764-1830) se présente comme une anticipation dans laquelle la « Lettre XXV » préfigure les préoccupations concernant la qualité de l'air aussi bien dans les ateliers et usines qu'à l'extérieur. La solution proposée par un chimiste oublié permet non seulement d'assainir l'air mais aussi de lutter contre les épidémies.

LETTRE XXV. KANG-HI À WAM-HO.

Paris, 2 septembre 1910.

Les connaissances des Européens sont loin de remonter à une époque aussi reculée que les nôtres. Tout est nouveau chez ces peuples, mais par une inexplicable singularité, un esprit de curiosité insatiable, un désir de perfectionner qui ne connaît pas de bornes ont succédé chez eux à l'ignorance la plus insouciant, qui fut pendant bien des siècles leur partage. Aujourd'hui le *bien* ne les satisfait pas ; il leur faut du *mieux* : si dans les procédés des arts cette disposition est sans inconvénient, il n'en est pas de même lorsqu'elle s'étend aux formes de gouvernement et aux institutions sociales. La France et la plupart des autres petits États entre lesquels l'Europe est partagée, ont éprouvé les terribles effets de cette funeste manie. Il serait assurément digne d'un observateur philosophe d'examiner les causes de cette irrégularité de la marche des Occidentaux dans la carrière de la civilisation et de l'industrie. Pour moi, qui n'ai pas les connaissances préliminaires qu'exigeraient des recherches si difficiles, et qui n'aurais pas le temps de les acquérir, j'ai dû me borner à rassembler quelques renseignements sur les dernières découvertes ;



celui que je regarde comme le plus intéressant, est le recueil des grands prix de salubrité institués il y a environ un siècle.

À cette époque, on remarqua pour la première fois que si l'on avait ingénieusement dirigé les ressources de la mécanique et les combinaisons de la chimie vers l'économie du temps dans les manufactures, l'amour du gain avait exercé une telle influence sur l'esprit des inventeurs, qu'ils ne craignaient pas de compromettre la santé des ouvriers pourvu qu'il en résultât le plus léger profit pour l'entrepreneur. L'introduction des enfants dans la plupart des fabriques était une raison de plus pour exciter la sollicitude d'un gouvernement paternel. On reconnut qu'ils y étaient presque toujours assis, souvent dans une attitude peu naturelle, et que le mauvais air des ateliers et le défaut d'exercice s'opposaient au développement de leurs organes, tandis que la répétition constante d'une manœuvre unique abrutissait leur esprit, privé de l'éducation insensible mais nécessaire, qu'il doit dans la vie champêtre, ou dans celle encore plus agitée de la ville, à la diversité des objets qui l'occupent. On devait donc s'attendre à voir sortir de ces lieux de rassemblement une race dégénérée et abâtardie¹. La perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine est une chimère enfantée par quelques imaginations exaltées ; mais le premier devoir des gouvernements est de conserver à l'homme, au physique comme au moral, l'intégrité de ses facultés ; on exigea donc que les enfants employés dans les fabriques fussent occupés une partie de la journée à la culture des terres ou à quelque travail en plein air. Ces mesures salutaires s'étendirent à tous ces

1 Cet inconvénient était depuis longtemps senti en Angleterre. Le marquis de Lansdown (plus connu sous le nom de lord Shelburne), homme d'état dont les lumières égalaient le patriotisme, et qui avait été deux fois premier ministre, s'entretenant avec l'éditeur de ces lettres, se plaignait de l'influence funeste que l'accroissement excessif des manufactures de coton et de laine exerçait sur la population de Manchester et de plusieurs autres villes ; il disait que la corruption des mœurs y faisait des progrès alarmants, en même temps que l'on s'apercevait d'une dégradation sensible dans la force des individus employés à ce travail minutieux et sédentaire ; enfin, tout en convenant des grands avantages que la nation retirait de cette source abondante de richesses, il craignait qu'ils ne fussent trop chèrement achetés. La même remarque a été faite par Arthur Young ; voyez son *Voyage en Irlande*, tome 2.



métiers qui ruinent la constitution des ouvriers, et dont quelquefois le seul voisinage est incommode ou même dangereux. On excita les membres les plus distingués des sociétés savantes à s'occuper de la recherche de procédés plus salubres, et bientôt l'art du peintre, du doreur, de tous ceux qui emploient le mercure, du verrier, du corroyeur, du chaudière, et bien d'autres, s'enrichirent de nouveaux moyens. Les inconvénients disparurent, et les résultats restèrent les mêmes. Lorsque ces découvertes importantes furent constatées, les anciennes et pernicieuses pratiques furent proscrites, et la surveillance la plus exacte s'exerça sur les compagnons aussi bien que sur les maîtres ; car l'imprévoyance coupable de cette classe d'hommes les expose souvent, pour une modique augmentation de salaire, à de longues infirmités ; on ne saurait dire que la liberté nécessaire au commerce et aux manufactures soit blessée par de tels règlements ; en effet, si le travail est une véritable denrée qui peut se vendre et s'acheter, il existe des choses au-dessus de toute appréciation, trop précieuses pour être considérées comme des objets de trafic ; telles sont l'honneur et la santé, dépôts sacrés, inaliénables, que l'homme n'a reçus du ciel qu'à la charge d'en rendre compte. Les contrats dans lesquels ils se trouvent compromis peuvent paraître volontaires, mais ils n'en sont pas moins frauduleux, illicites ; ils doivent donc être sévèrement défendus.

L'administration, après avoir mis un frein salutaire à l'avidité des hommes, s'occupa de corriger les torts de la nature. Déjà certains cantons marécageux desséchés par des procédés dont les Hollandais avoient autrefois donné l'exemple, étaient devenus moins malsains, mais les fièvres périodiques qui désolaient à la fin de l'été les bords de presque toutes les rivières, étaient regardées comme un fléau irremédiable. Cependant la cause n'en était pas inconnue ; on savait que les plantes aquatiques pourrissaient dès que la baisse des eaux les mettait à découvert, et que leurs exhalaisons putrides suffisoient pour exciter dans le corps humain d'horribles ravages. Le problème à résoudre était donc de soutenir les eaux à une hauteur telle que les végétaux qui y croissent fussent toujours submergés. Après de mûres discussions et plusieurs années d'essais on adopta un plan qui embrassait dans un système général tout le territoire français ; mais ce



grand ouvrage qui effrayait alors l'imagination, et qui aujourd'hui, qu'il n'est pas encore terminé, excite l'admiration, fut commencé avec sagesse et suivi avec persévérance. Quelque bien qu'il dût en résulter, la génération présente ne fut pas sacrifiée à la postérité, ou plutôt à la vaine gloire de ceux qui auraient voulu attacher leur nom à cette magnifique entreprise. On fit peu à la fois, mais solidement ; et lorsque l'intempérie des saisons ou la guerre plus funeste ramena ces années désastreuses qui se retrouvent si souvent dans l'histoire des nations, les travaux furent suspendus ; car l'État doit, en bon père de famille, préparer par le travail et la prévoyance le bonheur des races futures, mais il ne doit pas s'épuiser pour elles.

Deux moyens principaux furent employés pour établir plus d'égalité dans la hauteur des eaux ; l'un fut de creuser aux endroits où les fleuves quittent les montagnes pour entrer dans les plaines, d'immenses réservoirs, dont le superbe bassin de Saint-Férol, qui alimente le canal du Languedoc, fut le modèle ; ils se remplissent dans la saison des pluies, diminuent les débordements, et conservent pour les temps de sécheresse leurs dépôts précieux : l'autre fut de resserrer par des digues le lit des rivières à bords plats².

Celui qui a écrit qu'*en administration toutes les sottises sont mères*, aurait bien fait d'ajouter que toutes les grandes mesures utiles produisent également des avantages inattendus. Ainsi l'on n'avait songé qu'à la santé publique, et la navigation intérieure reçut une amélioration importante ; la baisse excessive des eaux ne lui fit plus éprouver de retards fâcheux ou même une interruption totale pendant le plus beau temps de l'année ; l'agriculture y gagna aussi de grands moyens d'irrigation, qui ajoutent si puissamment à la fertilité du sol.

Ainsi fut détruite la cause de ces maladies, qui le long des rivières accablaient périodiquement les pauvres villageois ; et désormais ces belles positions qui dominent les eaux limpides et les vertes prairies ne présentèrent plus un dangereux attrait au riche citadin qui souvient y trouvait en automne, au lieu du repos et de la santé, la fièvre

2 Ce qui s'est passé en 1809 vient à l'appui de ces conjectures. Pendant tout l'été les eaux ont été singulièrement hautes, et jamais il n'y a eu moins de fièvres.



et de longues souffrances. Cependant il restait à combattre un fléau plus rare sans doute, mais aussi plus terrible. Jusqu' alors on avait trouvé encore moins de préservatifs que de remèdes à ces épidémies funestes, dont la cause est inconnue, et qui, sous divers noms, ravagent de temps en temps les deux mondes. Le siècle dernier, on éprouva une de ces crises accompagnées de symptômes si effrayants, que la grandeur du mal excita l'industrie de toutes les classes. Un physicien, je regrette que l'histoire, si avide de recueillir les noms des brigands fameux, n'ait pas conservé le sien, persuadé que l'atmosphère n'était pas infectée à une grande hauteur, s'éleva dans les airs ; l'eudiométrie perfectionnée lui ayant prouvé que ses conjectures étaient fondées, il adapta à son aérostat des tubes d'étoffe imperméable qui descendaient jusqu'à terre, et les fit communiquer à de puissants ventilateurs. Il parvint ainsi à établir des courants perpétuels d'air pur. Ce moyen simple employé en grand eut le plus heureux succès. Chaque place, chaque rue, chaque hospice eut des ballons salutifères, et la maladie s'arrêta. Depuis, l'expérience ayant démontré que les miasmes contagieux ne dépassaient guère trois cents pieds, hauteur commune des brouillards, on imagina de se servir des tours des églises pour soutenir des tuyaux de descente, auxquels s'ajustent au besoin des ventilateurs.

Ainsi les monuments de la piété ont vu ajouter à leur destination sublime un nouveau secours pour l'humanité souffrante, et l'homme fait descendre à la fois du ciel les deux plus grands biens que la Providence lui ait départi, *la santé* et *l'espérance*.



La vie moderne

GUSTAVE NADAUD



In *Chansons de Gustave Nadaud*
E. Dentu, libraire-éditeur, 1857

Le poète et chansonnier Gustave Nadaud (1820-1893) a écrit plus de 300 chansons dont certaines relèvent de l'anticipation³. Dans « La vie moderne », il s'alarme de l'accélération de l'existence, qui devient une « course échevelée » dans laquelle l'industrie supplante la nature au risque de l'épuisement des ressources.

Vois-tu, là-bas, le tourbillon
Qui, dans sa course échevelée,
Trace ce flamboyant sillon
À travers mont, plaine et vallée ?
Flamme et fumée, éclat et bruit,
S'éteindront sans laisser de trace :
Sais-tu quel est ce char qui fuit ?
C'est ton existence qui passe !

Oui, le temps a doublé son cours,
L'humanité se précipite ;
Tous les chemins deviennent courts,
L'Océan n'a plus de limite.
La vie était longue autrefois ;
Sur la pente elle est entraînée ;
Nous vivons plus dans un seul mois
Que nos aïeux dans une année.
La nature avait des poisons,
Le génie humain les révèle ;
Il arrache aux vieux horizons
Une perspective nouvelle ;
Il a d'invisibles moteurs,
Des agents subtils, des essences
Qui savent calmer nos douleurs
Ou décupler nos jouissances.

3 Voir « Les ruines de Paris » dans l'anthologie *Paris Futurs*, collection ArchéoSF, éditions Publie.net.



Les fleurs n'ont plus besoin d'été ;
Les fruits n'attendent plus l'automne ;
Ce que le sol n'a pas porté,
L'industrie active le donne.
Nous avons fait, de nos loisirs,
La mer et le ciel tributaires ;
Nos appétits et nos plaisirs
Épuisent les deux hémisphères.

Mais à peine respirons-nous
Dans cette course haletante ;
La vapeur nous emporte tous
Debout sur la machine ardente.
L'essieu se fatigue et se rompt,
Usé, vaincu par la distance ;
Ainsi bientôt se briseront
Les ressorts de notre existence.

L'aiguille avance ; soyons prêts !
Nous mourrons vieilliss avant l'âge !
Nos fils nous suivront de plus près
Dans le vertigineux voyage.
Ils auront la vie, à leur tour,
Plus rapide encore et meilleure ;
Ce que nous usons dans un jour,
Ils l'épuiseront dans une heure.

Ô le terrible enseignement !
Songes-y : l'instant est suprême.
Où trouveras-tu le moment
De te recueillir en toi-même ?
Beau voyageur, tu vas partir :
As-tu pris le soin de bien vivre,
Ou le temps de te repentir ?
Le convoi passe ; il faut le suivre !
Vois-tu, là-bas, le tourbillon



Qui, dans sa course échevelée,
Trace ce flamboyant sillon
À travers mont, plaine et vallée ?
Flamme et fumée, éclat et bruit,
S'éteindront sans laisser de trace.
Sais-tu quel est ce char qui fuit ?
C'est ton existence qui passe !

